



GRANDE NEF

XIII

Qui dormiunt in pulvere, evigilabunt.

Ils se réveilleront !

C'était l'heure où le Christ expira sur la croix....
J'étais agenouillé là, aux pieds de S. Denys, lui demandant de bénir notre pèlerinage autour de Notre-Dame, qu'il aimait tant, et de nous inspirer à tous le saint amour de la Mère de Dieu et des hommes. En me relevant, mon regard a plongé autour de moi, dans ces mystérieuses profondeurs. La grande nef s'allongeait devant mes yeux, sombre comme l'humanité après sa chute, immense comme l'espace. La Majesté de Dieu remplissait le sanctuaire. Il me semblait voir les chérubins d'Isaïe se couvrir la face de leurs ailes, et répéter, comme autrefois : « Saint, saint, saint, est le Dieu des armées. La terre entière est remplie de sa gloire. » Et mon âme était saisie d'une religieuse terreur.

Mes yeux erraient çà et là sur ces dalles. Il me semblait qu'une lueur sépulcrale se promenait sur elles ! Au souvenir des morts, ma pensée se plonge

dans ces tombeaux, où reposent ceux qui dorment le dernier sommeil, et la vision des souvenirs m'apparaît. Mille fantômes s'agitent, passent et repassent : rois, princes, clercs, évêques, moines, chevaliers, seigneurs, artisans, magistrats, plébéiens.

Poussés, comme les flots qui succèdent aux flots, ils viennent à l'appel de Dieu et à leur heure, prendre place sous les marbres funéraires de Notre-Dame.

L'archidiacre de Paris, Philippe, ouvre la marche. Fils de ce prince valeureux, qui répondit aux cris du peuple en émancipant les communes, Philippe avait préféré les marches de l'autel aux marches du trône, et, quand arriva son jour, il prit la chape des morts, et vint s'endormir, là, sous les marbres du sanctuaire.

Geoffroy de Bretagne, arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant, vient après lui. Il s'avance l'épée au poing, comme un vaillant, le casque en tête ; puis il se couche, là, sous le marbre du repos ; un lion vient se poser à ses pieds.

Tu marches au troisième rang, Isabelle de Hainaut, illustre épouse de celui qui vainquit à Bouvines ! Noble reine de France, tu portes le sceptre dans ta main, le diadème sur ta tête, glorieux souvenirs du passé, lourd fardeau au jugement de Dieu, et tu dors, là, sous la protection de la Mère du Christ,

avec le sceau de ton pouvoir, qui, un jour, redira ton nom et ton souvenir à la terre.

Mais, voici un prélat auguste : c'est Eudes de Sully. Comme son prédécesseur, Maurice de Sully, il aima Notre-Dame ; il lui donna sa vie, ses travaux, ses sueurs. Une foule immense le suit à sa dernière demeure. Là, il repose sur les deux lions qui portent son cercueil ! D'une main, il montre sa cathédrale, le rêve de sa vie, et de l'autre, il bénit encore.

Matiffas de Bucy, ton nom ne peut être oublié. Tu élevas cette magnifique chapelle des 7 douleurs à la Vierge Marie, et tu commenças cette couronne immortelle qui ceint le chevet de Notre-Dame. Ton souvenir plane encore autour de cet illustre monument, où tu reposes dans le Seigneur, aux pieds du sanctuaire.

Mais, quel est ce char funèbre ? il se dirige vers l'antique métropole. Je vois autour de lui un long cortège de preux et de chevaliers. On voit briller dans leurs yeux le calme et la douleur. Ils pleurent, parce que leur maître est mort ; ils sont heureux, parce que le Ciel compte un élu de plus.

Philippe le Hardi conduit le deuil. Partout où l'on s'arrête, on élève des croix. Toute la noblesse du royaume est présente. On ne parle que de la mort héroïque de Louis à Tunis, de ses dernières paroles à son fils, de ses adieux suprêmes...

La foule sent que, devant elle, passe non seulement le corps d'un grand roi, mais celui d'un grand saint.

Avant de le déposer dans les caveaux de S. Denys, Philippe a voulu que son père reposât quelques moments sous les voûtes de Notre-Dame, qu'il avait tant aimée.

Vaillant héros, descends dans le tombeau de tes pères : bientôt tu reviendras, ici, sur les autels. !

Voilà qu'un bruit inaccoutumé se fait entendre ! on distingue les pas d'un cheval de guerre. Celui qui le monte a la visière de son casque baissée ; une tunique blasonnée, de France, recouvre son armure. Son coursier est couvert d'une housse armoriée. Tu t'appelles Philippe de Valois ; je te reconnais ; tu viens de vaincre les Flamands à Cassel. Au plus fort du combat, quand les ennemis, un moment vainqueurs, sont venus jusqu'à toi, te surprendre dans ta tente, tu t'es voué à Notre-Dame ; tu lui as consacré ton armure, si elle te donnait la victoire, et aujourd'hui, tu remplis ta promesse ; et ton armure et celle de ton coursier, que tu déposes là, sous ces voûtes, rappelleront ta victoire et la protection que t'a accordée la Mère de Dieu.

Salut, jeune Dauphin de France, fils infortuné de ce père, plus infortuné encore par sa folie et ses malheurs ! La mort t'apporte une couronne immortelle ! Pars, vole, Dieu t'attend : que ferais-tu d'une couronne périssable ?...

Et puis, j'ai vu une multitude immense. *Post hæc, vidi turbam magnam.* Personne n'en pourrait dire le nombre. Elle venait de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les états. Chaque ombre descendait les marches du temps, et arrivait là, à sa place, et à son heure. Le chevalier vainqueur portait le haume en tête ; le vaincu croisait les bras sur sa poitrine, humble et résigné. Celui qui était mort dans les fers avait quitté ses éperons, et celui qui avait succombé au milieu des siens, au sein d'un palais, était suivi de son levrier.

Le pèlerin d'outre-mer portait la croix sur ses épaules, et son bâton orné de coquillages ; l'épouse du Christ avait à sa ceinture une tresse de ses cheveux ; le bourgeois tenait en main la charte de l'émancipation nouvelle ; l'artisan, les instruments de son travail : tous se rendaient à l'appel d'en haut, pleins d'espérance, et regardaient avec amour le Christ et sa Mère....

Et le char du temps, emporté par une force souveraine, marchait, marchait toujours, sans jamais prendre un moment de repos... Et la mort fauchait, fauchait toujours... Comme les feuilles tombent par un vent d'automne, au milieu des forêts, ainsi tombent les pâles humains, après avoir rempli les desseins de Dieu. Oh ! que de générations sont là, ensevelies devant nous, et sous nos yeux !...

Mais le bruit du char du monde qui roule, d'abord incertain et confus, devient de plus en plus distinct. Il approche. J'entends la voix de l'aigle de Meaux qui dit l'adieu suprême au vainqueur de Rocroy, et Massillon qui s'écrie : « Dieu seul est grand ! » en présence du cercueil de Louis le Grand....

Enfin, trois figures énergiques se dessinent sur l'horizon de ce siècle. La première porte une tunique déchirée et en lambeaux ; les deux autres ont une robe trouée par des balles fratricides, et tachées de sang.

Tu portais la première, Louis de Quélen, archevêque de Paris. Oh ! tu as entendu les chants sauvages de nos discordes intestines, les hurlements affreux de la foule trompée et égarée par des ambitions coupables ; tu as vu ton palais envahi, réduit en poussière, tes livres précieux lacérés, et cette tourbe humaine couverte de vêtements sacrés ! et cette procession sacrilège ! Oh ! que le Ciel nous préserve de pareilles douleurs ! Comme tu as dû souffrir ! Puisse ce souvenir pieux aller jusqu'à toi, et faire tressaillir ta cendre ! Ceux que tu as aimés pendant ta vie ne perdront jamais ta mémoire et te disent : au revoir dans le Seigneur !

Une de ces robes trouées par des balles fratricides était la tienne, Denys-Auguste Affre. Tu suivis les traces du bon Pasteur, donnant sa vie pour ses

brebis. Au milieu du feu et de la mitraille, tu montas sur les barricades, apportant la paix aux hommes de bonne volonté, espérant arrêter le carnage. Tu tombas, et tu dis : « Que mon sang soit le dernier versé ! » Repose en paix sous ces dalles saintes ! et que ton nom soit à jamais béni dans le Seigneur !

Georges Darboy, tu portais la troisième. Des fusils homicides t'ont couché dans la poussière, pendant que ta main bénissait encore ! et ton sang, comme celui des Olivain et des Bonjean, a crié vers le Ciel : Seigneur, Seigneur, miséricorde !

A cette heure néfaste, l'ombre de Caïn a dû sortir de sa tombe, et, planant sur la société, secouer, de sa main fratricide, la torche de la guerre civile....

Et ma pensée s'est détournée avec horreur ; et j'ai écouté les leçons qui partent des tombeaux.... J'ai pris cette poussière qui fut le Dauphin de France, et cette autre poussière qui fut un humble artisan, et l'une et l'autre tenaient dans le creux de ma main ! Je les ai pesées l'une et l'autre dans la balance ; et la poussière de l'humble artisan pesait comme la poussière du Dauphin de France ! Une rafale de vent est venue, et tout a disparu dans l'immensité... Oh ! c'est que l'homme, par lui-même, n'est que néant ! Si haut que l'on soit, la mort nivelle tout, et la seule mesure qui nous mesure juste, c'est un cercueil....

En ce moment, le soleil descendait à l'horizon, et

inondait de lumière la rose du couchant. Cet éclat subit a attiré mes yeux. Au milieu d'un océan de splendeurs, la Reine du Ciel apparaît assise, là, sur un trône, comme une souveraine. Le monde est à ses pieds, le ciel entoure sa tête. Elle tient d'une main le sceptre aux armes de France, et de l'autre, son fils penché sur son cœur ; et pendant que la mère regarde en souriant ceux qui reposent ainsi dans le Seigneur, l'Enfant-Dieu lève les mains pour les bénir !

Alors, j'ai cru entendre un roulement solennel ; et après le roulement, une voix ! Et la voix disait : « Ceux qui dorment dans la poussière des tombeaux se réveilleront ! » Et les échos de l'antique métropole ont répété : « Ils se réveilleront ! »

XIV

*Maria autem conservabat omnia
verba hæc.*

Marie gardait toutes ces paroles.

L'intérieur d'une église peut comprendre cinq parties distinctes : Le vestibule, réservé aux catéchumènes et aux pénitents, dans l'église primitive ; le porche, qui s'ouvre sur la place publique et défend les portes ; les nefs et les transepts, où se tiennent les fidèles ; le chœur, destiné aux clercs ; le sanctuaire enfin, où était la place de l'évêque et de ceux qui l'assistaient dans les fonctions sacrées. Tel était le plan complet d'une église, quand apparut le style ogival.

On y ajouta, plus tard, de nombreuses chapelles, alors que chaque corporation voulut avoir son autel, sous le vocable de son saint Patron. La chapelle absidale, située derrière le sanctuaire, fut ordinairement réservée à la Vierge Marie.

Il est à remarquer que toutes les anciennes cathédrales présentent une déviation à gauche, plus ou moins prononcée, dans leur axe, à la réunion du

chœur avec les transepts. On a voulu l'expliquer par une maladresse de l'architecte, qui avait mal pris l'alignement. C'est cette explication qui est une maladresse. Les transepts représentent les petits bras de la croix ; le chœur et le sanctuaire s'inclinent sur un des transepts, comme la tête du Christ, mourant, s'inclina, du côté du cœur, sur les bras de la croix. *Et inclinato capite, tradidit spiritum.*

Le sanctuaire est le point central d'une église chrétienne. Il nous rappelle le rocher du Golgotha, où s'accomplit le sacrifice sanglant du Christ.

Si l'Incarnation est l'œuvre par excellence du Père, *Domine opus tuum* ; l'œuvre par excellence du Fils, c'est sa mort. Tout converge là. Le Christ n'a qu'une pensée : recevoir son baptême de sang. Il n'est venu en ce monde que pour mourir.

Le sanctuaire est, dans une église, ce qu'est dans l'homme, la tête ou le cœur. C'est le moteur d'où part la vie, le foyer ardent de la lumière et de la chaleur, c'est-à-dire de la foi et de l'amour.

Voici comment étaient jadis le chœur et le sanctuaire de Notre-Dame. Il y avait là, entre ces deux gros piliers, un jubé de pierre qui en fermait l'entrée. Sur l'arcade principale, qui servait de porte, était un grand crucifix ; des deux côtés de l'entrée, était un autel ; le chœur s'élevait de trois

marches au-dessus du pavé de la nef, et le sanctuaire, de quatre marches au-dessus du chœur, comme cela existe encore aujourd'hui.

Sous la clef de voûte absidale se trouvait l'autel majeur, et derrière l'autel majeur, portée sur une table de cuivre, la châsse de S. Marcel. On voyait aussi, à droite, le petit autel de la Trinité, appelé encore l'autel des *Ardents*.

A droite et à gauche, faisant suite au jubé, le chœur était fermé par un mur en pierre, tout orné de sujets représentant l'histoire de N.-S. J.-C.

Deux portes latérales, percées dans ce mur, donnaient entrée dans le chœur ; on arrivait à l'une par la porte du cloître, et à l'autre, par une galerie qui communiquait avec le palais épiscopal.

Autour du rond-point, dans sa partie supérieure, la clôture était à jour, de sorte que la vie de Notre-Seigneur pouvait se voir du dedans comme du dehors.

De nombreux tombeaux avaient été pratiqués, sous les dalles, dans cette partie de la cathédrale. C'étaient ceux des évêques ou des princes ; eux seuls pouvaient reposer là. Il n'en était pas ainsi dans le reste de l'église.

Comme il est aisé de le voir, la pensée maîtresse est celle-ci : représenter, autour du chœur et du sanctuaire, le pèlerinage de la vie mortelle du Christ

et de sa sainte Mère ; ce que nous appellerions aujourd'hui : le Saint Rosaire.

La marche va de l'est à l'ouest. C'est celle du soleil, symbole du nouvel Orient, *oriens ex alto*, qui s'est levé sur le monde. Elle commence au côté nord, à un point qui est au-delà de la porte rouge. Le Christ est parti des régions ténébreuses de la loi ancienne, pour nous apporter la lumière. Cette marche se poursuivait le long du jubé, et redescendait ensuite au midi, allant alors du couchant au levant, comme on peut encore s'en assurer par la deuxième partie, qui est conservée. de ce côté. Après s'être plongé dans le tombeau, comme le soleil dans l'Océan, le nouvel Orient, le Christ, est monté vers son Père, et s'est levé dans l'éternité, pour briller dans les siècles des siècles, sans éclipse et sans déclin.

C'est aussi, vous le voyez, la marche que nous suivons dans la méditation des mystères de la vie du Christ et de sa sainte Mère.

La première partie de la vie du Sauveur, les mystères de son enfance, sa vie publique, sa prédication et ses miracles, sont retracés dans les travées de la clôture du nord ; elle existe encore presque dans son entier. Le récit de la passion était là, dans le jubé, qui a disparu, hélas ! C'étaient les mystères douloureux.

Le côté du midi nous redit encore sa Résurrection, son apparition aux apôtres et son Ascension au Ciel : les mystères glorieux.

L'histoire nous apprend que Guillaume de Melun, archevêque de Sens, alors métropolitain du diocèse de Paris, avait fait faire une travée de ce qu'on appelait les *histoires* de Notre-Dame, en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie, et de Monseigneur St-Etienne ; que Pierre de Fayol, chanoine de Paris, avait consacré deux cents livres pour exécuter le côté de l'Orient ; que Jean Ravy, maître-maçon de Notre-Dame, y avait travaillé pendant 26 ans, et que l'œuvre avait été *parfaite* en 1351, par le maître-imagier de Notre-Dame, Jean le Bouteiller.

Je tiens à enregistrer le nom de ces grands serviteurs de Marie, dans ces pages destinées à rappeler sa gloire....

Je ne veux pas revenir sur le récit des mystères de l'enfance, dont la porte Ste-Anne et celle du cloître nous ont déjà parlé. Mais je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur cette période de la vie du Maître, avant de passer à sa vie publique.

Tout est simple dans les mystères de l'enfance du Sauveur, en apparence. C'est une femme, une jeune mère, un modeste artisan, un enfant, des bergers, des mages inconnus : le cadre de la vie ordinaire ; mais au fond tout est grand et divin.

Cet enfant est annoncé par un ange ; sa présence fait tressaillir Jean-Baptiste ; des esprits célestes le révèlent à la terre ; une étoile nouvelle fait connaître sa venue ; ses vagissements font trembler Hérode sur son trône : déjà, malgré ses langes et sa pauvreté, on sent le Maître du monde.

Le Christ ne naît pas dans un palais, au milieu des splendeurs d'une existence brillante. Il semble qu'il ne saurait descendre trop bas ; il ne veut pas même occuper la demeure du pauvre ; il lui faut quelque chose de plus infime encore : une étable, la demeure des animaux.

Marie n'est pas une grande princesse de la terre : c'est la femme du peuple, la femme du travail, et disons-le, après Bossuet, l'ouvrière à la journée. *Quæstuarium et quæstuarium filius.*

Joseph était un simple artisan. Il est vrai que tout travail est noble dans l'orient. Joseph travaillait donc le fer et le bois ; il fabriquait des jougs et des charrues. Le Fils de Dieu adopta pour lui-même cette profession. Celui qui devait régner par le bois, *regnavit a ligno Deus*, voulut d'abord travailler le bois, et fit, lui aussi, des jougs et des charrues ; on montrait des instruments qu'il avait fabriqués, au temps du philosophe S. Justin. Mais avec ces charrues et sous ces jougs, le bœuf patient traçait de profonds sillons, et dans ces sillons,

croissaient ces épis jaunissants, qui font le pain des forts, et ces grappes vermeilles, dont le suc généreux fait germer les vierges. *Vinum germinans virgines.*

Tout cela est abaissement pour l'orgueil humain ! Mais, comme on l'a si bien dit, ce vieillard, protecteur de la mère et de l'enfant, travaillant de l'aube au crépuscule, à des charrues et à des jougs ; cette mère gagnant noblement le pain du jour ; ce Jésus, l'idéal de l'humanité, s'assujettissant à un travail vulgaire : tout cela sonne mieux que les brillantes destinées d'une famille princière !

N'est-il pas beau aujourd'hui, plus que jamais, à une époque où la question ouvrière devient capitale, où le mouvement, qui emporte le monde moderne, multiplie les existences vouées au travail, n'est-il pas magnifique, de voir que le premier enseignement de la grande famille, qui doit être le modèle des familles humaines, c'est la réhabilitation de la classe laborieuse, la solennelle proclamation de ce fait : que le pain du jour doit être gagné à la sueur du front, et que l'homme s'ennoblit par l'exercice constant de sa pensée et de son bras ?

Et cette vie de travail et d'obscurité a duré trente ans, pour une existence qui n'en devait avoir que trente-trois. Quelle leçon !...

Oh ! que d'enseignements encore !

Si c'est de cette maison qu'est sorti le travail

ennobli, c'est aussi de cette humble demeure, où Jésus travaillait lui-même, sous l'œil de sa mère, qu'est sortie la proscription de l'esclavage, consacré par la philosophie antique.

C'est aussi de Nazareth qu'est partie la libération de la femme, dans son dur esclavage sous la civilisation païenne. C'est de cette demeure qu'est sortie la nouvelle Eve, celle que toutes les nations ont proclamée bienheureuse. La Vierge Marie est devenue l'idéal de l'humanité, reprenant la dignité de la création première.

Depuis lors, la femme se sent l'égale de l'homme, et dans cet orient, où tout languit dans les langes de l'immobilité, les femmes de Nazareth gardent encore quelque chose de cette émancipation apportée par la Mère de Dieu.

Enfin, c'est pendant ces longues années d'obscurité et de travail, que Celle qui savait, par Gabriel, ses hautes destinées, qui avait vu les prodiges accomplis à Bethléem ou au temple de Jérusalem, et qui gardait modestement les destinées de son fils, c'est pendant ces longues années, dis-je, qu'elle donna l'exemple de toutes les vertus de la vierge, de la femme et de la mère chrétienne. C'est alors qu'Elle conquit sur son Fils, cette influence souveraine, qui en fait aujourd'hui la médiatrice de tous ceux qui veulent fléchir la colère de Dieu.

Car Jésus, dans le Ciel, ne peut pas oublier qu'il était soumis à sa Mère et à S. Joseph. *Et erat subditus illis.* Aussi, ce qu'elle veut, le Christ le veut toujours. Marie, c'est la Toute-Puissante suppliante.

Heureux celui qui entend ce langage ! Heureux celui qui, comme nos pères, sait imiter ses vertus et honorer dignement la Mère de Dieu ! Un vrai serviteur de Marie ne saurait périr et devenir la proie des flammes éternelles.

